

**Les Eaux du Danube**, de Jean Mattern,  
Sabine Wespieser, 112 p., 17 €

Clément, le narrateur des *Eaux du Danube*, est un « homme sans passions »; il préfère à toute forme d'excès ses habitudes. Ce pharmacien lyonnais, établi à Sète avec sa femme et leur fils au début des années soixante-dix, a toujours pris les choses pour acquises, traversant la vie sans s'imposer, se contentant de ce qui lui semblait raisonnable. Anesthésié par la routine, il est devenu presque anonyme à force de s'effacer: « Je n'appartiens à aucun lieu. Comment pourrais-je affirmer que je suis plus moi-même ici qu'ailleurs? » Il ferme les yeux sur tout ce qui menace de remettre sa vie en question, à commencer par les enjeux de son mariage conventionnel avec Madeleine, son épouse. Comme chaque année, alors qu'elle est en vacances en Suisse avec leur fils Matias, Clément poursuit son travail dans son officine avant de les rejoindre, ce qui fait de lui un « veuf de paille », comme on dit en allemand. Mais deux rencontres projettent un nouvel éclairage sur son existence. Georges Almassy, le professeur de philosophie de son fils, lui révèle que celui-ci « craint de [lui] faire certains aveux »; et Helen MacNeil, une touriste écossaise qui s'installe à Sète, lui confie que l'amour de sa vie s'est noyé à Barra, une île des Hébrides. Le dialogue

qui s'engage avec ces nouveaux venus fait écho à la généalogie de Clément. Il songe à ses parents, à sa mère hongroise surtout, qui a toujours été une étrangère à ses yeux. Jean Mattern a une prédilection pour les récits articulés autour d'un épisode charnière du passé, un point de basculement si décisif qu'il façonne le psychisme de ses personnages; leur nostalgie s'y ancre de manière obsessionnelle. À première vue indémêlable, l'écheveau se défait autour de Clément quand il découvre que le patronyme hongrois d'Almassy était aussi celui d'un amant de sa mère, et que la mort tragique de ce dernier, trahi alors qu'il tentait de passer à l'Ouest, entre en résonance avec l'histoire d'amour de l'Écossaise.

On serait tenté de dire des *Eaux du Danube* ce que Boris Vian disait de *L'Automne à Pékin*, où il n'est question ni d'automne ni de Pékin, mais Jean Mattern suggère une métaphore en creux, comme si le narrateur sondait un « fleuve amniotique » pour comprendre ses origines, sans savoir s'il veut voir sa quête aboutir ou se résigner à « cette part de mystère qui appartient à chacun ». Pour entremêlés qu'ils soient, les fils de cette trame épurée et envoûtante sont si délicats qu'ils maintiennent la sensibilité en éveil en l'effleurant. **Lucien d'Azay**